

CHRISTINE OCKRENT

# LA GUERRE DES RÉCITS



# La guerre des récits

## De la même auteure

- Le Prince mystère de l'Arabie*, Robert Laffont, 2018.  
*Clinton/Trump. L'Amérique en colère*, Robert Laffont, 2016.  
*Les Oligarques*, Robert Laffont, 2014  
*Madame la... Ces femmes qui nous gouvernent*, Plon, 2007.  
*Le Livre noir de la condition des femmes*, avec Sandrine Treiner, XO, 2006.  
*Bush-Kerry. Les deux Amérique*, Robert Laffont, 2004.  
*Françoise Giroud*, Fayard, 2003.  
*La Double Vie d'Hillary Clinton*, Robert Laffont, 2001.  
*L'Europe racontée à mon fils*, Robert Laffont, 1999.  
*Les Grands Patrons*, avec Jean-Pierre Sereni, Plon, 1998.  
*La Mémoire du cœur*, Fayard, 1997.  
*Portraits d'ici et d'ailleurs*, L'Aube, 1994.  
*Les Uns et les Autres*, L'Aube, 1993.  
*Duel*, Hachette, 1988.  
*Dans le secret des princes*, Stock, 1986.

Christine Ockrent

# La guerre des récits

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-1602-5  
Dépôt légal : 2020, octobre  
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2020  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Pour E. B.*  
*En souvenir du grand confinement*





« Qui contrôle le passé contrôle le futur.  
Qui contrôle le présent contrôle le passé. »

George Orwell, 1984.



## Préambule

Par nature, le pouvoir se raconte. Du discours antique à Twitter, l'histoire est un récit où s'entrelacent les faits et leurs interprétations dans une tapisserie sans fin dont les couleurs, selon les époques, évoluent.

Plus souple que la nôtre, la langue anglaise a forgé un mot contemporain qui accompagne désormais tout événement majeur : le *narrative*. Il ne s'agit pas de narration et de la seule évocation des faits, mais bien d'un récit en mouvement, qui charrie dans son flux tous les éléments d'une histoire et leur donne un sens dominant. Le *narrative* peut être construit de toutes pièces, fabriqué pour convaincre et imposer une seule version des faits, ou à l'inverse émerger spontanément, nourri d'alluvions diverses, où chacun reconnaîtra sa propre interprétation.

Nos sociétés complexes sont ainsi traversées de récits multiples, où se mêlent à des rythmes différents tous les modes de communication. Les réseaux sociaux sont autant de tambours électroniques individuels, réservoirs à complots et manipulations en tous genres. En cette année 2020, pourtant, la conversation est devenue mondiale. Un même événement a bouleversé la planète. La Covid-19 a partout infligé ses ravages, bouleversant les modes de vie, instillant la peur, protégeant son mystère.

Démocratiquement élus ou maintenus au pouvoir par la force, maîtres de la propagande ou exposés à tous les vents médiatiques, les dirigeants ont dû intégrer la pandémie dans un récit national, l'ajustant au fil des mois à de macabres statistiques et à des mesures forcément impopulaires.

Pour le Chinois Xi Jinping, l'Américain Donald Trump et le Russe Vladimir Poutine, le combat contre le nouveau coronavirus s'accompagne d'une rivalité renouvelée pour convaincre le monde que leur modèle est le meilleur : modèle politique, économique, sociétal, culturel, et bien sûr sanitaire.

Le virus attaque ces modèles comme il s'en prend à chacun d'entre nous, rendant nos sociétés plus poreuses et friables que jamais. Le choc économique est comme un long tremblement de terre, qui érode les piliers de la mondialisation. L'interdépendance n'est plus seulement commerciale, elle est sanitaire – aucun champ n'est épargné. Les outils numériques amplifient l'impact de la communication ; la désinformation y est inextricablement mêlée. Dans l'arène géopolitique, les rapports de force entre les grands acteurs en sont durcis, tandis que la pandémie impose à chacun son rythme et son calendrier.

Le premier frappé, le pouvoir chinois juggle le SARS-CoV-2 au prix de méthodes drastiques et d'une censure alourdie. Il se veut exemplaire, transformant en vaste opération de propagande la catastrophe qui menace ses ambitions impériales. Atteints deux mois plus tard, Donald Trump et Vladimir Poutine font montre d'une même impuissance. Entre le narcissisme incohérent de l'un et l'effacement prudent de l'autre, leurs ambitions négligent les souffrances de leurs concitoyens et se heurtent aux dérèglements du

monde. La Russie, qui a tenté de s'imposer au sein d'un triumvirat, trébuche : son économie est trop faible, même si la priorité accordée à ses moyens militaires préserve ses intérêts régionaux. Incurie du système sanitaire et social, désorganisation du système fédéral, politisation des enjeux en pleine campagne électorale – les États-Unis se replient sur eux-mêmes, mais Donald Trump veut faire payer à la Chine la récession qui brise son grand rêve américain et compromet sa réélection.

Tout à ses propres douleurs, l'Europe observe cette compétition dont elle est à la fois un acteur et un enjeu. Engourdie dans ses querelles provinciales, chacun de ses membres tentant d'en accaparer le meilleur sans rien sacrifier d'une souveraineté relative, l'Union européenne n'a pas su construire le récit dont elle aurait tout lieu de s'enorgueillir. Les États-nations n'ont pas cherché à coordonner leur action, et moins encore leur discours. C'est en spectateurs qu'à chaque étape de la pandémie nous avons observé cette concurrence entre modèles pour gagner à leur cause les plus inquiets et les plus vulnérables, même au sein de nos propres sociétés. Le choc a été tel pourtant que l'évidence s'impose. Notre continent ne pourra protéger ses citoyens, reconstruire son économie, défendre ses valeurs et tenir son rang dans l'Histoire qu'en harmonisant et en unifiant davantage ses ressources. La pandémie contraint l'Europe à rebondir. C'est un nouveau récit qui commence.



## Le front chinois

Le 1<sup>er</sup> janvier 2020, figée dans un tailleur rouge vif, la présentatrice de la chaîne d'information chinoise CCTV13 lit la dépêche d'un ton mécanique : « Huit médecins ont été arrêtés à Wuhan pour avoir répandu en ligne des rumeurs sur un nouveau type de pneumonie... Ils ont ainsi exercé une influence sociale néfaste... Internet n'est pas en dehors du champ de la loi. »

Ai Fen, cheffe des urgences à l'hôpital central de la ville, est à la tête d'une équipe de deux cents soignants. En décembre 2019, découvrant les analyses d'une quarantaine de patients atteints de lésions pulmonaires identiques, elle comprend, affolée, qu'il pourrait s'agir d'un coronavirus similaire à celui du SRAS – apparu en Chine en 2002, le « syndrome respiratoire aigu sévère » s'était répandu dans une trentaine de pays et avait provoqué quelque huit cents décès sans que les autorités sanitaires locales en viennent à bout. Convaincue que cette pneumonie atypique est contagieuse, elle prévient le département des maladies infectieuses de l'hôpital ainsi que ses collègues, dont un jeune ophtalmologiste de 34 ans, Li Wenliang. Celui-ci relaie à son tour l'information sur WeChat, l'équivalent chinois de Facebook. Aussitôt convoqué par la police, il est contraint de nier ses « allégations » et de publier sur le même

canal son autocritique pour « diffusion de fausses informations ». Réprimandée par le bureau disciplinaire de son propre établissement pour avoir « répandu partout des rumeurs », Ai Fen est accusée d'« avoir nui à la stabilité, manqué de professionnalisme et de sens de la discipline d'équipe ». Le vocabulaire est celui que le régime emploie pour fustiger les dissidents. On n'entendra plus parler de l'urgentiste pendant trois mois.

Dans la ville de Wuhan, l'épidémie se propage, les habitants prennent peur, les files d'attente s'allongent aux urgences, la colère gronde sur les réseaux sociaux. Plusieurs mettent en cause l'hygiène douteuse de l'immense marché humide de Huanan. C'est là, près de l'une des gares de la ville, sur une superficie de plus de 50 000 mètres carrés, dans des échoppes au milieu des flaques d'eau et des immondices, que les amateurs trouvent profusion de fruits de mer et une large variété d'animaux sauvages, dont les propriétés gustatives ou curatives appartiennent aux traditions locales : serpents, scorpions, tortues, grenouilles, chauves-souris ou encore pangolins. Ce petit mammifère, friand de fourmis et de termites, fait l'objet d'un trafic très lucratif en Asie comme en Afrique tant sa chair et surtout ses écailles sont appréciées.

Interdit en 2003 à la suite de la crise du SRAS, le commerce d'animaux vivants a repris. Plusieurs épisodes récents ont démontré la difficulté de mettre en œuvre les règles d'hygiène, d'abattage ou de conservation des aliments dans le pays, où sévissait récemment la grippe porcine, cette autre pandémie qui a décimé les élevages et provoqué l'inflation des prix.

À la mi-janvier, à l'approche des fêtes du Nouvel An – 2020 est l'année du rat dans le calendrier chinois –, la circulation des gens et des victuailles devient intense.



Trois milliards de déplacements dans le pays et à l'étranger sont ainsi prévus jusqu'à la fin des fêtes de printemps, le 18 février. Par centaines de millions, les Chinois se préparent à faire bombance et à voyager pour rejoindre familles ou lieux de villégiature.

À Wuhan, comme le précisera une note interne de la commission municipale de santé, la plupart des premiers malades du nouveau coronavirus avaient fréquenté le marché humide en décembre.

Le 1<sup>er</sup> janvier, les autorités locales procèdent à sa fermeture et le font désinfecter. Des échantillons prélevés dans le bâtiment portent des traces du virus, sans révéler si elles sont d'origine animale ou humaine.

Aucun avertissement n'est adressé à la population. Pendant trois semaines, la vie continue, la mort rampe, l'épidémie se propage.

Wuhan, onze millions d'habitants : le nom de la capitale de la province du Hubei hantera longtemps la mémoire contemporaine.

À l'écart des circuits touristiques, appréciée des investisseurs étrangers et notamment des constructeurs automobiles français qui y ont installé des usines, la conurbation a développé ses tentacules en enjambant le fleuve Bleu – c'est là que Mao choisit d'effectuer une traversée à la nage pour démontrer sa force physique, notamment en 1966, avant de durcir la Révolution culturelle. Aux yeux du pouvoir chinois, la ville de Wuhan revêt une importance symbolique particulière. Centre commercial partagé entre concessions étrangères quand elle s'appelait Hankou, elle est le point de départ de la révolution de 1911 et la capitale du régime nationaliste pendant la guerre sino-japonaise de 1937 à 1945. Sa situation géographique la place au

centre de l'Empire, lieu névralgique selon les principes de stabilité et d'équilibre chers au néoconfucianisme promu par le régime.

Grande ville universitaire, Wuhan est aussi le siège de deux laboratoires de recherche de première importance. Depuis l'émergence de la grippe aviaire à Hong Kong à la fin du siècle dernier, l'ancienne colonie britannique et ses centres de recherche faisaient fonction de sentinelle sanitaire, alertant sur les risques épidémiologiques menaçant la Chine continentale. Impuissant à éradiquer la contestation démocratique qui agite l'île depuis près d'un an, le régime privilégie désormais d'autres pôles sanitaires, à commencer par ceux de Wuhan.

Le premier laboratoire, classé P2, dépend de l'antenne provinciale du Centre de contrôle et de prévention des maladies infectieuses, copié sur le modèle américain d'Atlanta. Situé à 250 mètres du marché aux poissons, il est proche du Union Hospital, où les premiers cas de pneumopathie suspecte ont été détectés. L'un des chercheurs, Tian Junhua, y travaille en particulier sur les chauves-souris, dont le rôle dans la transmission du coronavirus du SARS est avéré depuis 2005. Son nom apparaît en janvier dans la publication du génome d'un coronavirus de chauve-souris proche à 96 % du SARS-CoV-2 – l'appellation scientifique du virus déclencheur de la Covid-19.

L'autre laboratoire appartient au Centre pour les maladies infectieuses de l'institut de virologie, créé en 1956 sous l'autorité de l'académie des sciences. Celui-là est classé P4 – en matière de biosécurité, il s'agit du niveau le plus élevé. Les recherches portent sur des agents pathogènes mortels comme le virus H5N1 de la grippe aviaire, Ebola ou SRAS. Il est soumis à des protocoles de sécurité drastiques.

Conçu sur le modèle du laboratoire P4 Jean-Mérieux de Lyon, il est le fruit d'un accord de coopération signé en 2004, au lendemain de l'épidémie du SRAS, entre Jacques Chirac et son homologue chinois, Hu Jintao. Surmontant les appréhensions de certains cercles diplomatiques et militaires craignant que la Chine développe un programme d'armes bactériologiques, les autorités françaises parient alors sur les vertus de la collaboration scientifique et du rapprochement commercial avec Pékin. Une quinzaine d'entreprises françaises très spécialisées conçoivent l'architecture et entreprennent le chantier. Lenteurs administratives, blocages divers, dissensions – côté français, le projet tombe en déshérence. Les chercheurs annoncés ne viendront jamais. Les responsables chinois mettent quinze ans pour venir à bout des travaux. Inauguré en 2017, sans collaboration scientifique étrangère, le centre n'est toujours pas pleinement opérationnel et ne disposerait pas en nombre suffisant de chercheurs et de techniciens convenablement formés.

C'est au P4 que travaille l'une des spécialistes mondialement reconnus des coronavirus, Shi Zhengli. Surnommée « Batwoman » – la « femme chauve-souris » – par les médias chinois, elle étudie depuis des années les particularités de différentes familles de ces petits mammifères volants, qui pullulent dans les grottes humides des régions méridionales et subtropicales du pays et dont les membranes se transforment en véritables poches à virus. Elle a ainsi identifié précédemment deux coronavirus proches du SARS-CoV-2, prouvant leur capacité à franchir la barrière des espèces, à passer de l'animal à l'homme et à alimenter la chaîne de contamination. Âgée de 55 ans, diplômée de l'université de Montpellier, formée à Lyon, avec quelques coéquipiers, aux

rigoureuses procédures de sécurité qu'exige le travail en P4, elle avouera en mars 2020 au mensuel *Scientific American* avoir frêmi à l'idée que les premiers cas de contamination suspects à Wuhan pourraient être dus à des fuites provenant de son laboratoire. Impossible, tranche son chef interrogé en avril à la télévision d'État : « Le SARS-CoV-2 n'est pas sorti de notre banque de virus et n'en fait pas partie. » Le séquençage complet du génome du nouveau virus est effectué à Shanghai, dans le laboratoire P3 de la clinique centrale de santé publique. Selon plusieurs experts de biochimie occidentaux qui ont étudié son patrimoine génétique, ce coronavirus n'a pas été manipulé pour devenir une arme biologique – comme dans tous les cas de ce genre, il porterait la trace des modifications effectuées. Le *Washington Post* fera état de rapports de la CIA datés de janvier 2018, insistant sur l'insuffisance des mesures de sécurité au P4 de Wuhan, mais l'agence américaine précisera aussitôt qu'il n'existe aucune preuve à ce jour d'un lien de causalité direct avec le virus. La Chine s'opposera avec obstination à toute demande d'une enquête internationale sur les origines de la pandémie « jusqu'à l'éradication complète de la maladie ». Le pouvoir veut en écrire lui-même le récit, et contrôler au plus près sa diffusion.

Avant de nourrir différents scénarios complotistes sur les réseaux du monde entier, la blogosphère chinoise s'interroge dès les premiers jours de janvier sur l'origine de cette nouvelle épidémie apparue à Wuhan, et le rôle éventuel des laboratoires locaux. Négligence, erreur de manipulation, manque de rigueur dans le traitement des déchets ? Pas question de laisser le champ libre aux supputations. La chape de la censure